



## On en parle du sens

Mars 2013

### Dialogue écrit

#### Pascal Wilhelm - «Ça fait sens»

A partir d'un tel postulat, pas grand-chose à en dire de plus a posteriori. Sinon d'un usage commun pour conclure d'une logique, d'un constat, trouvant sa vérité, son sens comme posant étape, sinon fin, au dénouement d'une intrigue, voire, d'une inconnue. Mais pour celui qui arrive au moment même où cet acte se pose, le mystère demeure dans son entier, sinon à en conclure, que si en cet instant il vient de se tramer la scène finale d'une histoire d'un temps jadis, on en sait rien de plus. Ce qui pourtant inscrit déjà d'un essentiel, de ce qui manquera à tout jamais, d'un savoir perdu mais bien faisant assise à l'arrêt ainsi rendu.

Cependant, qui dit arrêt, ne dit pas autre chose qu'une aube nouvelle. Déjà de la fin effective à sa mise en parole, en passant par le lieu de la pensée, c'est infinité de temps qui s'est déjà écoulée au sablier de l'existence... S'éloignant encore davantage de l'histoire, puis de la légende, et du mythe enfin, jusqu'à l'épuisement de la mémoire des hommes ? Pourtant n'en sont-ils irrémédiablement marqués.

Marqués, en désir, trouvant parfois sa voie en quête de quelque éperdus amour, justice, et de saoul de savoir, jusqu'au délire du fou, jusqu'à l'oracle de l'illuminé. Alors, allons-y sur à gambader sur le fil de la logique en déraison, plutôt qu'à s'en lasser pour mort, aux portes d'un silence raisonnable.

Et pour l'obsessionnel de service, mettons le point en retenue, afin que suspendu au fil de l'épée, tout comme à Damoclès, il signera l'arrêt du voyage. Mais quand ? L'angoisse questionnerait-elle, si elle n'était angoisse.

Je vous épargnerai derechef, au nom d'une ignorance passagère, de quelle bascule la cédille se fait l'officiante, dépositaire de racines profondes et pourtant, si proche de l'oubli, quand d'un savoir non transmis elle se fait sujet. Laissons en dépôt encore, les éventuelles suppressions de signes

d'articulation, bien qu'en si peu de mots, les combinaisons demeurent en nombre mesurable. Et pourtant il suffit d'une virgule, d'une élision, pour qu'un manque à nommer s'en signe, et la rassurance s'enlise.

Déjà arrivés en ce lieu, de retenue en dépôt, combien de restes, le demeureront.

Alors il est temps peut-être, de se rassurer de quelques hypothèses, de faire un pas de plus, d'errer un peu plus loin dans la brume lugubre et douloureuse, en s'accrochant à l'illusion de quelques petits savoirs, à faire doudou, et penser le beau baud, et s'enhardir pour un pas de plus encore dans une course sans but.

Reprenons, délirons. Puisqu'il est entendu que ça ne dit rien – ça n'a d'ailleurs rien à dire – il ferait bon ton de le remettre à ça place. Et je n'entendrai nulle opposition en cela, bien au contraire, car ne dit-on pas, que « ça tombe sous le sens ». Et bien soit, remettons nous en à Newton, et que la chute soit à la mesure de l'ouvrage. Bien en bas, que l'on ne puisse plus le voir.

Nous reste-il ainsi, tant bien que mal, un « fait sens » qu'à molester un peu d'homophonie et bafouillage, il est d'un verbe à déconstruire, à suivre, jusqu'à la racine, jusqu'au vide.

Fait sens... f'est sens... Et pourquoi pas f'essence, tant qu'à ne plus vouloir en faire ou être quelque chose ?

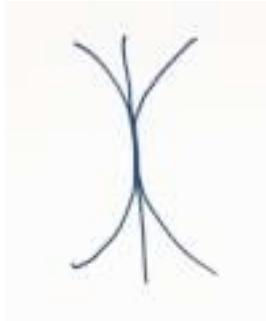
Le temps du gros mot était-il advenu ? Maintenant qu'il est lâché, sonnez les cors, rabattez les rabatteurs, et que les chiens en meute et tous suivent la bête, jusqu'aux portes d'on ne sait quel enfer.

Un signe. Posons-nous un moment, voulez bien, devant cette gravure.

f'essence. Qu'est qui apostrophe ? Qu'est qui prime ? De l'essence à la lettre, marquant la fonction ? Rappelons peut-être que pour en arriver là, ça est tombé. Bien bas de surcroit. Cela suffit-il à faire lien, par quelque alchimie d'une logique à nouer, à ce qui serait de l'essence ? En lecture inverse d'un tour à dérouler d'un autre sens, essence, dans le verbe, pourrait-elle estre fonction dérivée de Ça ?

« Donne-moi un signe ! »

Et le signe fut donné. A quel délire, folie, foi, ne cela serait-il point permis ?



Une anse d'un côté, pour saisir l'ustensile, de plus commode façon. Une anse de l'autre côté pour s'en saisir aisément de même manière, des fois que l'on s'en trouve, à y venir par l'autre côté. Et l'objet à se saisir, tant convoité que craint, miroir ou bascule, qu'en sais-je sinon au destin qu'il en fût pour un précédent, d'en être tombé. « Qui ça ? ». A la virgule près, donnant une réponse.

Le reste, vient en image, le signe, ce qui peut s'écrire de l'essence, agrippé à ses anses, et car il faut bien une fin à toute chose, ce qui ne pouvait être retenu plus loin à ce moment de la farandole, le point, non d'une finale, mais d'une accroche. Et d'autant de lieu à se nouer. Et nommer.



f) |( S ) | ( .

Post-delirium :

Ajoutons-y un peu d'air, faisons place au réel de la césure, un autre pourrait chuchoter.

f) |( S ) | ( .

Ni commencé, ni fini, de ces deux parenthèses, en manque de paires.

D'une origine insaisissable, inévitable pour l'une, d'un terme que même un point de saurait annoncer, pour autre.

Et dans cet insensé, une histoire, un passage, un moment, encadré, borné de manque. Et au centre, sinon au cœur, ce quelque chose, un semblant d'un je ne sais quoi dès lors qu'il fut écrit, apparemment singulier dans son accomplissement, ni passé, ni futur, encore moins du présent. Et barré, de tout côté.

Et s'il est un antre, à nommer d'origine du monde, pourquoi ne pas nommer ces entrelacs, d'inaccompli de penser. Va Savoir...

### Thierry Piras - «Pour en réfléchir : autour du «ça fait sens»

Tout d'abord quelques précisions sur l'historicité du «ç». Plusieurs pistes d'explication.

La cédille n'est pas une lettre, mais un signe diacritique. Il s'agit, à l'origine, d'un petit *z* souscrit. Le nom vient du diminutif de *zeda* en castillan, de *zeta* en latin et *dzēta*. Le mot *zedilla* qui a été réformé en *cedilla* désignait le signe ou la lettre qui en était affectée. Son passage en français a altéré sa forme et sa prononciation, la cédille ne dérive pas de la lettre *c*. En tout cas, le signe est antérieur à la découverte de l'imprimerie et ce fait est notable, mais il a été adapté au français en 1531 par Tory puis réellement employé par le même Tory en 1533. Le mot n'apparaît dans les textes qu'au XVII<sup>e</sup> s. .

Un signe diacritique sous le *c* (origine castillane donc) pour ne pas confondre avec le **ca** latin, qui était une abréviation de **circa**, qui se traduit par environ, vers.

Le «ça fait sens» semble poser, soit un postulat de départ à une éventuelle recherche à venir, et ce en fonction de constats, de déductions ou découvertes établies précédemment. Mais il peut s'agir aussi d'une véritable loi mettant en corrélation l'essence et l'existence.

Ce quelque chose dont il serait question, pointée d'une identification à faire origine, donc essence, instaure une véritable doxa au devenir. Nous menant ainsi sur les traces d'une quête de l'existential (terme de Heidegger). Cette lecture fait invitation à une prise en compte d'une logique à la vérité, dans une apposition quasi en terme d'un vocatif, déclinant l'interpellation.

Ainsi, de «Ô toi, écoute» à «ça fait sens», deux en guise de prédicat, pour faire école, à n'en pas douter du sens, comme le poserait Socrate. Si le «ça fait sens» devient une loi d'évidence, elle s'attèle alors à positionner le partage de rupture entre l'acheminement de l'essence à l'existence, et peut-être par le biais du concept rassurant de Néant (L'être et le Néant - Sartre).

Le qualifiant de sens, fait ici certainement invitation à une révélation de ce qui se met en posture d'être identifiée sur un substrat lui, qui en demeurerait dans l'obscur de la connaissance ou du moins de la reconnaissance à le poser en terme de langage. Mais cette invitation au positionnement de «sens» n'en appelle pas moins le regard à une identification raisonnée ou non quant à la logique d'une tautologie (Wittgenstein). Le faire sens donne la ligne définie vers une certitude que ne semble pas troubler l'absence de toute démonstration. Mais s'agit-il ici, non d'une validation de la raison, mais d'une acceptation d'un fait de subjectivité, comme peuvent l'être, la croyance et la psyché?

Le «ça fait sens» par son invitation, ou plutôt son injonction à ce prédicat affirmatif, n'en ouvre que peu la porte au questionnement, et celui du doute et celui de la raison (Kant). Et si nous revenons, l'espace d'un instant au «circa» latin ou dans sa réduction au *ca*, que diriez-vous avec cet énoncé : «ca fait sens»? Où l'instance du «vers» pointe la direction de l'acheminement au sens, donc à matérialiser ici la nécessaire réflexion phénoménologique sur l'existence (Husserl).

Tourne le cercle du sens à paraître à l'aune de l'homme traçant son appropriation à lui, non dans l'extériorité, mais dans la subtilité obscurcie de son intérieurité (Marmonide). Ainsi le «ça fait sens» ne semblerait plus seulement apparaître comme une locution de fermeture, car stipulant l'acte «terminatif» d'un processus qui échappe, sauf à le dire comme terminal, en terme de validation. Il peut devenir, ce qu'il n'a jamais cessé de manifester, un fait de langue et de langage (Jacobson), pour invitation au déploiement de l'acte de penser.

Le signe ne signerait alors pas tant la conformité au sens que la validité à la nature même de l'interrogation du questionnement sur l'expressivité même en terme de signe (Pythagore). Et si le signe nous mène au retour du sens, alors le sens se devait à faire signe de cette balance de l'essence à l'existence. Non plus certes, à en choisir, l'un ou l'autre comme vecteur d'un savoir universel, mais à s'en prendre à ce qui fait l'articulation du signe, par celui qui signe le signe, l'étant (Aristote - Heidegger).